COURRIER TAURIN

N° 102

Février 2007

PARIS AFICIÓN

Embarro (n° 106, né en octobre 2001), toro de don Justo Nieto lidié par El Fundi, vainqueur (quatre piques) de la corrida-concours de la féria de Vic-Fezensac, le 4 juin 2006 (photo FDM)

SOMMAIRE

Edito page 3
Le bilan de la temporada 2006 par Ph. B. page 5
Conférence : Portrait de Sébastien Castella page 13
Reportage : Ron conta manzanilla… ¡ Viva Cali ! page 16

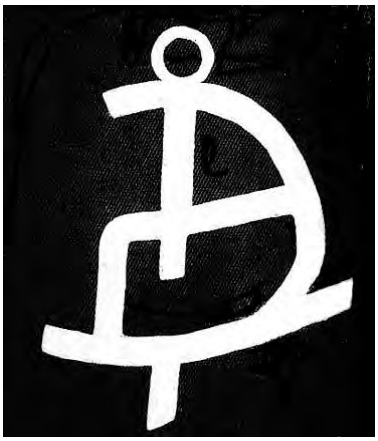
Mobilisation générale !

« L'invincibilité se trouve dans la défense, la possibilité de victoire dans l'attaque. Celui qui se défend montre que sa force est inadéquate, celui qui attaque qu'elle est abondante. L'art de se tenir à propos sur la défensive ne le cède point à celui de combattre avec succès. »
Sun Tzu (VI[ème]s. av.J.C.), *L'art de la guerre*

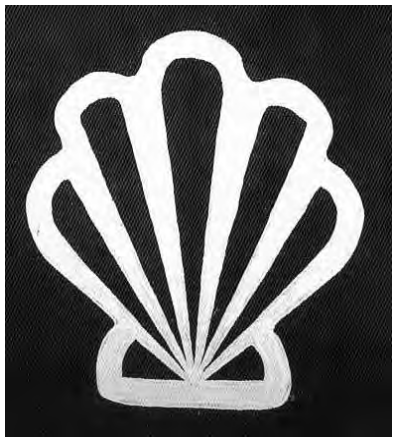
Nourrie sans le savoir des préceptes de la Chine ancestrale, l'afición s'est longtemps crue à l'abri de ses détracteurs pour l'éternité. Bien au chaud dans notre camp retranché, nous nous sommes soigneusement gardés de tout prosélytisme, persuadés que la passion se transmet plus par amour que par raison. Puis la menace s'est faite plus précise, la contestation plus pugnace. Pour lui répondre, minoritaires mais reconnus, nous nous sommes appuyés sur la solidité de la tradition et le bon sens de nos contemporains. Mais c'était sous-estimer l'adversaire. La survie de la corrida est désormais en jeu, plus aucun doute n'est possible sur la gravité et l'urgence de la situation. Que cela nous plaise ou non, aimer *los toros* n'est plus une affaire de goût, une passion partagée entre soi, dans une bulle rassurante à défaut d'être douillette, c'est un engagement militant sur le front d'une guerre que nous n'avons pas déclarée. Ces derniers mois, une étape a été franchie que le récent revers essuyé par les antis au Parlement européen ne doit pas dissimuler. Une agressivité accrue et un lobbying perfectionné sont des armes puissantes que seule une riposte organisée sur le long terme pourra permettre de détourner de leur cible. Et c'est sans doute loin des arènes qu'il nous faut nous mobiliser, au-delà des espaces traditionnels de l'afición. Car l'ennemi occupe maintenant un terrain très large qui lui permet de rallier à sa mauvaise cause une majorité silencieuse étrangère à la tauromachie mais embrigadée de fait. Agents zélés d'une police morale, qui vise à coups de mensonges et d'anathèmes à imposer les règles d'un bien penser et d'un bien vivre uniques, les medias ont été mis sous contrôle et c'est catastrophique dans une société qui tend à substituer la communication à la réflexion et au débat.

Encore quelques reculs et nous serions réduits au silence. Un exemple pour s'en convaincre ? En 1982, la revue *Textes et documents pour la classe*, publiée par le très officiel Centre National de Documentation Pédagogique, offrait un dossier intitulé *La corrida de toros*. Histoire, littérature, lexique, photos, bibliographie et explications techniques : vingt pages signées par les meilleurs spécialistes français proposaient aux professeurs de collège et de lycée de faire travailler leurs élèves sur la tauromachie. Qui s'y risquerait aujourd'hui ? Une autre preuve ? Dans une note de son article *Pourquoi l'Espagne a inventé la corrida* (8 pages dans la revue L'Histoire, mars 1993 !), B. Bennassar écrivait : « Le Parlement européen adresse, chaque année, de nombreuses questions écrites et orales à propos des corridas, la même réponse est toujours faite : la réglementation de ces activités est de la compétence des États membres […]. » Qui, aujourd'hui, ne sent pas que le sol vacille sous cette tranquille affirmation ? Passons à l'offensive en commençant par signer l'appel de Samadet.
Parce que Sun Tzu aurait sûrement aimé aller *a los toros* !

B. M.



De l'Astarac à Camino de Santiago : la passion enracinée



Jean-Louis Darré a eu la gentillesse d'abandonner sa Querencia gersoise le 16 décembre dernier pour conter aux parisiens un parcours peu banal, celui d'un paysan pas ordinaire, fou amoureux de ses toros et viscéralement attaché à une idée de la vie faite de labeur et d'opiniâtreté.

Mon histoire, c'est l'histoire d'un paysan qui en avait marre de prendre des gifles par les directives européennes, et qui a tenté la diversification, pour vivre sur sa ferme familiale. Je suis la sixième génération dans les murs, très ancré dans nos terres, dans nos pierres. Nos arbres nous regardent, on n'a pas le droit de se tromper. Pour vivre au pays, il fallait faire autre chose que l'agriculture traditionnelle, et j'ai tenté l'élevage de taureaux, mais pas par hasard. Quand j'étais gamin, j'assistais à des corridas, le dimanche de Pentecôte à Vic, après le traditionnel repas familial. J'ai ensuite continué à aller à mobylette, dans les arènes de la région, puis après Pampelune, Bilbao, et au pays des moustiques, Nîmes et Arles.

En 1985, j'ai rencontré un torero français, Michel Lagravère, de Vic. Nous nous sommes liés d'amitié, et je l'ai suivi pendant six ans, en tant que valet d'épée, avec mon ami Max. Je laissais mon tracteur et mes vaches pour faire des allers-retours en Espagne, dans les pueblos autour de Madrid, Tolède, Ségovie, Ciudad Real, Salamanque, Cuenca, Zamora, Cordoue. Moi qui me croyais aficionado, j'ai appris là ce qu'était la tauromachie, vue de l'autre côté ; vivre aux côtés d'un torero, l'habiller, l'amener aux arénes, avoir peur comme lui, le ramener à l'hôtel et le déshabiller, ou aller le voir à l'hôpital, parce que souvent c'était ça. Parfois, comme il n'y avait pas d'hôtel pour s'habiller, le maire nous prêtait la salle de la mairie. Un jour, du côté de Chinchon, Michel a commencé la faena assis sur la margelle du puits, la piste était la place du village.
Donc une période très formatrice, et qui m'a permis de faire la connaissance des éleveurs et des mayorals, qui, comme ils vivent à cheval au milieu de leur troupeau, en savent souvent plus que l'éleveur. Quand ils venaient en France vendre leurs toros, ils venaient me voir, ils voyaient les vaches à viande de mon père, l'herbe du pays, le calme, et peut-être aussi mon afición, et ils me disaient « Jean-Louis, tu dois élever des toros ici ».

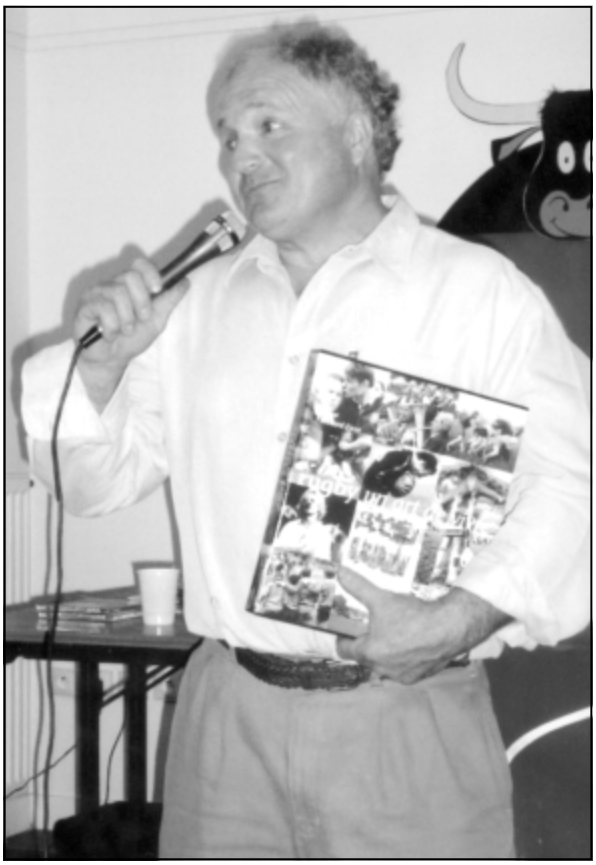
J'avais pensé à tout pour sortir de l'ornière de la PAC. Michel avait arrêté de toréer en Europe en Mai 92, je me sentais orphelin de ces sorties hispaniques. J'ai alors eu l'opportunité d'acheter du bétail de combat, et c'est là que mon aventure de ganadero a commencé. Nous étions à la féria de Dax, le 15 août 1992, et après pas mal de pastis et de verres de vin, j'ai dit à mes amis « je vous laisse là, je vais planter des piquets, je veux faire un élevage de toros ». Ils m'ont pris pour un fou, m'ont conseillé de boire un peu plus, mais je suis parti. J'ai laissé les muletas, les capes de paseo, la caisse de banderilles, les épées, mes allers-retours en Espagne, j'ai pris une masse et une barre à mine, et j'ai planté des piquets.

J'ai donc créé mon élevage avec 19 mères et un reproducteur achetés chez Riboulet, l'élevage du Scamandre, d'origine Guardiola, et je l'ai appelé l'Astarac, du nom de la micro région constituée des 5 cantons du Sud du Gers. Comme je voyais que mes toros se vendaient bien, en quantité, et que je pensais, avec raison d'ailleurs, que mon fils allait s'installer avec moi, en 2000, j'ai créé un autre fer, Camino de Santiago, pour agrandir mon élevage et pouvoir en vivre. Cette année, j'ai fait mes débuts en novillada piquée à Millas avec 6 novillos du Camino, et à Rieumes avec 3 de l'Astarac, (plus 3 de Hubert Yonnet). 2 de mes novillos ont laissé 3 oreilles. Mais ce matin, j'étais à Notre Dame, et je peux dire que je n'en suis qu'au deuxième rang de pierres, il me reste encore de la hauteur à bâtir, tout le travail reste à faire.

Échanges…

Q : Qu'entendez-vous par tout le travail reste à faire ?
Par exemple, en matière de sélection. Au début, en tienta, sur 10 vaches, j'en gardais 7 ou 8, maintenant c'est 3 ou 4, et j'arriverai peut-être à n'en garder qu'une, car je ne veux plus augmenter le nombre de mères, et il faut être sévère. Sur les images de votre film, j'ai vu que j'avais fait des erreurs de sélection. Ce que vous aimez voir, et moi aussi d'ailleurs, c'est un toro qui part de loin, mais ce qui est plus important, c'est ce qui se passe après la passe, les 3 ou 4 pas qui font que le torero puisse se replacer et faire son art. Donc, lors de la tienta, ce n'est pas 1 ou 2 pas que doit faire la vache, mais 7 ou 8, et c'est ça c'est la sélection.

Q : Début de l'élevage en 1992, passage en piquée en 2006, cela a été rapide, non ? Et le passage en corrida, tu le prévois quand ?
J'ai envie de voir mes toros en corrida, donc il fallait sortir en novillada piquée. Je garde bien sûr le marché des non piquées, mais tant qu'on n'est pas sorti en piquée, tant que tes toros n'ont pas goûté au fer, on ne peut pas dire qu'on est ganadero. Avec ce que j'ai vu cette année en piquée et la sélection que je fais, j'ai espoir avec les naissances de 2006, 2007. Donc, si Dieu le veut, ça nous amène en 2011. Mais je ne donne pas un rendez-vous officiel, il faut laisser le temps au temps…



Jean-Louis est aussi amateur (et ancien pilier) de rugby… il reçoit le livre de Richard Escot en souvenir de sa venue à Paris.(photo B. R.)

Q : Comment se fait-il que lorsqu'on achète des vaches et reproducteurs pour créer son élevage, toute la sélection est à refaire ? Est-ce que cela veut dire que ce que l'on vous vend n'est pas de qualité ?
Malgré tout l'argent que vous puissiez avoir, c'est toujours une opportunité de pouvoir acheter du bétail de combat, c'est une opportunité qu'on vous donne. Cela faisait 10 ans que je connaissais Riboulet, en tientant notamment chez lui avec Michel Lagravère, et lors des ferrades. J'allais chez lui en tant que paysan, pour décharger une charrette de bottes de foin, curer l'étable du cheval par exemple, c'était une approche totalement différente. Et quand j'ai voulu créer mon élevage, Jean Riboulet est venu voir où je voulais mettre les vaches, les toros… Il connaissait ma passion, il a fait la connaissance de mes parents, et ensuite il m'a donné l'opportunité d'acheter ses bêtes, d'origine Guardiola, branche Maria Luisa Dominguez Perez de Vargas. Des toros hauts et très armés qui ne permettent pas des grandes faenas, plutôt destinés aux arènes toristas.
Pour mon second fer, c'est un peu différent. Je voulais agrandir l'élevage, pour que mon fils puisse s'installer ensuite, et donc que l'on

Les gardiens du temple sous l'orage en 1999 : « maintenant ils ont dix ans ».(photo M. B.)

puisse y vivre à deux. Je voulais du bétail très noble, pour les autres arénes, plus commercial. Il faut reconnaître que le banquier est plus content quand il y a du Domecq à vendre que du Guardiola. Même si le Domecq élevé dans le Gers n'est pas facile, les cornes sont quand même plus agréables. J'ai fait la connaissance d'un ganadero de Navarre, José Angel Santafé Marton, qui sort comme moi en non piquée à Bayonne depuis quelques années. Je voulais acheter toutes les femelles non tientées de l'année, et donc je cherchais un éleveur qui voudrait bien me vendre ça. Dans le Petit Bayonne, après les corridas, après quelques bouteilles de vin de Navarre ou de Rioja, les langues se délient, on vend et on achète plus facilement, et j'ai eu l'opportunité de lui acheter ce que je désirais. En 2001, Santafé Marton m'a donc vendu 36 mères, et 23 l'année suivante.

Q : D'où viennent les sementales ?
J'ai la chance de connaître Olivier Baratchart, le directeur des arènes de Bayonne, et je lui ai conté mon histoire. Après avoir acheté les mères chez Marton, d'origine Marquis de Domecq, il me fallait un reproducteur de cette même origine. Et comme les toros de Marquis de Domecq sortaient à l'époque à Bayonne, Baratchart et Chopera m'ont permis d'entrer chez le Marquis au printemps 2002, et d'y acheter un semental. A cause de la consanguinité, j'ai toujours acheté mes sementals. Actuellement, j'en ai 3 de chez Riboulet, 2 du Marquis, et le dernier c'est un novillo de Santafé Marton, Buenorro, grâcié en non piquée à Bayonne en septembre 2005, donc 6 sementals pour 75 vaches du Camino et 42 de l'Astarac. Les 2 élevages sont sur 2 propriétés distinctes éloignées de 8 kilomètres. Après la ferrade, les mâles sont élevés ensemble dans une troisième propriété, jusqu'à l'âge de 2 ans et demi environ, où là il faut les séparer car ils se battent.

Q : Où sortent vos toros en 2007 ?
Pour l'instant, rien d'officiel, il y a des pourparlers. Je sors en non piquée à Eauze et Bayonne, et pour la piquée, j'ai 19 novillos, 11 du Camino et 8 de l'Astarac, donc 2 courses de 6, plus les réserves, plus celui qui va mourir, celui qui va se blesser à un œil, celui qui va s'abîmer une corne…

Q : Quels ont été les effets de la langue bleue sur les élevages en France ?
Pour moi, pas grand chose. Je ne vais pas acheter d'autres vaches, car cela veut dire 1 an de gestation, puis 4 ou 5 ans, et qui dit que dans 5 ans la langue bleue sera toujours là ? J'ai été sollicité cette année pour une course, et peut-être que sans cette maladie, cela n'aurait pas été le cas. Ça peut nous aider un peu, c'est vrai. Espérons tout de même que ça se règle vite, car on ne peut que souhaiter le retour dans nos arènes des Miuras, La Quinta, Albasserrada, Domecq, Victorino…
Q : Avez-vous des relations avec les autres éleveurs français et espagnols ?
Je fais partie de l'association des éleveurs français, dont je suis membre du bureau, et j'ai de très bonnes relations avec eux. Dans le Sud-Ouest, il y a Bonnet, qui est à côté de chez moi,

El Palmeral dans le Pays Basque et 1 ou 2 dans les Landes qui se lancent, et en Camargue ou en périphérie de cette zone, il y a une trentaine d'élevages. Tous nos animaux sont répertoriés sur un arbre généalogique, et notre présidente est Quinquin Yonnet. Par rapport aux Espagnols, on ne représente pas grand-chose . Ils sont plus de mille toutes catégories confondues, dont 280 à la Union, et 350 au second groupe.

Q : Comment envisagez-vous l'avenir des éleveurs français du point de vue commercial ?
Tout ce que j'ai, c'est à moi. J'ai tellement galéré avant avec les emprunts que je n'ai pas emprunté quand j'ai monté mon élevage. C'est très difficile. Pour un lot en novillada piquée, il faut faire vivre 30 mères toute l'année, ce qui veut dire 90 bêtes sur 3 ans. Sur les 30 mères, 26 vont mettre bas, et seulement 45 % des petits seront des mâles, soit 12. Avec les blessures, les morts accidentelles, c'est ce qu'il faut pour avoir une novillada complète. Je produis toute la nourriture nécessaire à mon élevage, (en hiver, il consomme 2 tonnes de foin par jour) et j'ai aussi 60 hectares de céréales biologiques destinées à la vente. Pour y arriver financièrement, j'ai donc ouvert les portes aux visiteurs, en faisant des tientas ou ferrades publiques, de la restauration… Parmi toutes les personnes que je reçois, comités d'entreprise, mariages, circuits touristiques, très peu ont déjà vu une corrida. Pour les faire rêver, j'ai donc gardé des toros, qui ont maintenant 10 ans, pour qu'elles voient ce que c'est.

Q : Envisagez-vous de croiser vos deux élevages ?
Non, surtout pas ! On est très peu à avoir cet encaste Guardiola, et si c'est difficile, et moins toréable, tant pis… Il faut le garder tel qu'il est.

Q : L'Europe subventionne-t-elle ce genre d'élevage et pourriez-vous en vivre sans la restauration ?
Oui, je suis un paysan normal ! Je touche des primes à la vache allaitante, comme tout troupeau de ferme. Il faut être à jour des vaccins, que l'élevage soit sain. On peut critiquer l'Europe, moi le premier, mais les députés européens se sont prononcés il y a peu pour la corrida, à 70 %, autant les Allemands que les Hollandais que les Irlandais… Il faut espérer que l'Europe continue à verser les primes, car sinon pour vivre à 2, ce serait impossible, et il nous faut continuer la restauration.

Q : Les subventions sont-elles déterminantes dans l'existence de l'élevage ?
Moi, je suis obligé de les avoir ! La prime pour une vache c'est 900 francs par an, si je n'ai pas ça, l'élevage boîte… Le toro a besoin d'être déparasité souvent, d'avoir de la structure autour, de la bonne nourriture, tout cela coûte cher. Tous les éleveurs Espagnols, Portugais les touchent eux !

Sortie *a hombros* à Bayonne
le 14 août 2006 (photo Ch. J.)

Pourquoi celui qui fait de la viande à coup d'ensilage et de farine frelatée la touche, et moi pour mes animaux qui vivent en liberté et sainement je n'y aurais pas droit ?!Sans prime, je suis mal, mais comme tous les agriculteurs ! Avant l'Europe, on s'en sortait très bien, et sans ses primes ! Depuis la mise en place de cette politique, les prix s'effondrent, et les primes sont là pour compenser les baisses des cours. Sinon, vous n'avez plus aucun paysan ! Chez moi, à l'époque de mes parents, il y avait 25 paysans, aujourd'hui 10. Quand viendra le tour de mon fils, il en restera 2, sur la même surface de la commune ! Rendez-vous compte de la désertification !

Je n'ai jamais fait attention à ce que disaient ou pensaient les gens quand j'ai commencé, autant les politiques que les voisins, car sinon, je n'aurais pas été là ce soir, à vous raconter des histoires de toros… Je n'ai pas regardé si j'avais les poches pleines ou vides, je suis parti, j'ai décidé et j'ai fait !

Paris, le 16 décembre 2006

RON contra MANZANILLA

¡ VIVA CALI !

Si la moindre boutique de souvenirs colombiens regorge de *chivas*, ces sortes d'autobus transporte-tout dont les flancs droits sont percés d'ouvertures pour que les humains y entrent à hauteur de chaque banc (animaux et objets inanimés voyagent sur le toit), miniatures en terre cuite ou en métal de canette recyclé qu'on trouve même en Europe, il est peu probable que vous en voyiez circuler dans Cali, sauf celles qui transportent les aficionados français à Cañaveralejo. Car si passer à la nouvelle année sous le soleil est un plaisir, ajoutez-y des toros et cela devient un bonheur rare. Et c'est ainsi que chaque fin décembre, quelques aficionados français font le voyage vers la Colombie, pour la féria de la canne à sucre de Cali.

Troisième ville du pays avec 2,5 millions d'habitants (c'est-à-dire plus grande que Paris, quand même !), Cali est ville taurine depuis au moins 1892, date à laquelle on retrouve trace de la première corrida formelle. Après avoir connu trois arènes, le conseil municipal émet le veux en 1943 de la construction « d'une plaza moderne, digne de Santiago de Cali ». Il faudra encore 14 ans de péripéties et d'acharnement des aficionados caleños pour que soit édifié le coso de Cañaveralejo, surnommé *la copa de champaña* en raison de sa forme. L'ouvrage donna lieu à de vives controverses lors de sa construction, certains affirmant qu'il ne pouvait que s'effondrer. Depuis, la plaza a connu sans dommage plusieurs secousses telluriques. Les 17 000 places sont inaugurées le 28 décembre 1957 : six toros de doña Clara Sierra (origine Santa Coloma) pour Joselillo de Colombia et les espagnols Joaquín Bernadó (qui coupa la première oreille) et Gregorio Sánchez composent ce premier cartel.

En 1971, la société devient une fondation dont les bénéfices vont financer de nombreuses réalisations dans les domaines social et médical. Au plan taurin, deux éléments retiennent l'attention. En premier lieu, toutes les places de l'arène sont payantes. La fondation a légèrement réduit le diamètre de la piste et édifié des sortes de loges, sous le rang de barrera, au sein du callejón. On est dans ce dernier sans y être et l'espace réservé aux piétons n'est occupé que par les professionnels. C'est dans ces rangs de loges que se trouvent, outre ceux qui veulent se faire voir, les radios et les journalistes. Tous, sans exception, payent leur place. En second lieu, la fondation gère une école taurine, créée en 1988. Une vingtaine de jeunes, parmi les postulants de 11 à 15 ans, y apprennent les fondements du toreo et, chaque année, les deux plus prometteurs partent se perfectionner un an à l'école de Madrid. Rien de remarquable, direz-vous, sauf un article du règlement intérieur : les cours de l'école entendent qu'une scolarité classique soit suivie. Aussi doué soit l'élève, il est automatiquement exclu s'il abandonne par ailleurs l'école.

Dans un pays où la déscolarisation est un fléau, l'exemple n'est pas anodin. Comme nous le dira le directeur « un, tous les cinq ans, deviendra torero. Mais les autres auront les armes pour avoir un métier ».

Une féria sud-américaine, ce n'est pas seulement une succession de rencontres entre toreros et toros. Cela a un petit quelque chose du rugby, un affrontement Europe - Amérique, où les premiers jouent à l'extérieur, devant un public prêt à s'enflammer pour les siens et où l'arbitre – le toro - ne serait pas totalement impartial. Un face à face entre des vedettes espagnoles (voire françaises) en quête de domination et de bénéfices économiques non négligeables, et des locaux jouant leur réputation et les contrats du reste de la saison sur ce face à face.

En cette fin 2006, l'afición de Cali est nostalgique. Là où les plus grandes figuras ont défilé, il lui semble qu'on ne lui propose qu'un deuxième choix. Ponce et Juli ne sont pas venus. Pire, probablement, l'empresa n'a pas su trouver un accord avec César Rincón. La *terna* européenne est emmenée par les français Sébastien Castella (ce qui n'est pas rien) et Juan Bautista, qu'accompagnent Antonio Ferrera, José María Manzanares, Miguel Abellán et Salvador Cortés. En face, Dinastía, Andrés de los Ríos, Paco Perlaza, Cristóbal Pardo et Ramsés portent les couleurs bleu, rouge et jaune.

Du voyage en début d'année à Mérida (Venezuela), j'avais rapporté que les toros avaient été la bonne surprise. Il n'en a pas été de même cette fois-ci. Correctement présentés dans l'ensemble, solides sur leurs pattes, ils ont toutefois affiché dans l'ensemble un fond de *mansedumbre* affirmée permettant peu de jeu. Leur tendance à rompre soudainement, pour partir aux planches en pleine série était leur signe dominant. La confrontation était toutefois possible. A ce jeu, il n'est pas de doute que les puissants effluves du rhum l'ont emporté face aux nuances délicates de la manzanilla. Les *adornos* de Jean-Baptiste ou de Sébastien, la nostalgie de Salvador Cortés, qui n'en peut mais de rechercher l'air de cette après-midi du 28 avril à Séville, les gestes inspirés et non dépourvus

Toros de Guachico, élevage local, dans les corrals de l'arène

de *poder* de Manzanares hijo ne suffisaient pas à dominer ce bétail, ni à peser sur ce public. Il y fallait la fougue des toreros colombiens, ce besoin de triompher par-dessus tout pour soumettre ce bétail, manquant de puissance mais exigeant un véritable *dominio*. Seul Miguel Abellán, transfiguré, et Antonio Ferrera, se hissaient au niveau d'engagement des locaux, alors que nous regrettions l'incapacité à se faire violence de Juan Bautista.

Le public colombien pouvait fêter ses héros, les français agiter leurs drapeaux bleu-blanc-rouge le 31 décembre à 18 heures (minuit en métropole), le rhum coulerait encore bien tard. Puis tous se retrouvèrent le 1er janvier pour le traditionnel festival nocturne, qui s'ouvre par un moment fort : dans l'arène éteinte, chaque spectateur tient un lampion.

Alors, portée par les six toreros, la vierge fait la vuelta, accompagnée par l'Ave Maria de Gounod.

Il était temps de retrouver le gris de l'hiver en pensant que chez nous, l'heure des premières clarines approchait.

M. F.(texte et photos)

Le paseo du 31 décembre :
Antonio Ferrera, Miguel Abellán, Juan Bautista, Paco Perlaza, Cristóbal Pardo, Ramsés